

Vida AZIMI

Directrice de recherche au CNRS/CERSA-Université PARIS II

### Nicolas GOGOL et la science de « l'âme administrative »

**In : Mélanges en l'honneur du professeur Jacques Chevallier. Penser la science administrative dans la post-modernité, éd. Lextenso, Paris, 2013, pp.65-74**

« *L'art est une méthode pour ramener à la surface ce qui se cache au plus profond de l'auteur et, peut-être, de son peuple et de son époque... On a peine à comprendre d'où naît le rythme qui déverse les mots et les images, pareils à ces gros cailloux qui émergent du sable* »

Boris Jitkov (1882-1938)

La métaphore géologique de l'écrivain Jitkov est comme faite pour l'œuvre de Gogol qui supporte toutes les étiquettes : réaliste, moraliste, fantastique, satirique. Mérimée le considère un imitateur de Balzac comme « peintre des mœurs » et par la place qu'occupent dans son œuvre, comme dans la *Comédie humaine*, les fonctionnaires et leur physiologie. Pour Eugène-Melchior de Vogüé, dans son *Roman russe* (1866), Gogol « apparaît comme un gardien à qui tout un peuple a confié son âme pour un moment ». Or Gogol s'estimait une « énigme » pour lui-même et pour les autres, sa littérature le demeure pour nous. Chez lui, il y a certes de la sociologie administrative, il y a aussi de la spéléologie, une plongée dans l'âme administrative : « Jamais personne n'a fait avant lui un cours si complet d'anatomie pathologique sur le *tchinovnik* (le fonctionnaire) russe. Le rire aux lèvres, il pénètre sans ménagement dans les replis les plus cachés de cette âme impure et maligne » (Alexandre Herzen, *Du développement des idées révolutionnaires en Russie*, 1851). Staline, on le sait, voulait faire des écrivains des « ingénieurs de l'âme », Gogol, lui, est un dénudeur de cette même âme. Pouchkine, le premier, a décelé cette aptitude de Gogol à dépasser la surface, ce qu'il appelle sa « faculté maîtresse » : « le don de mettre à nu toute la platitude (*pochlost'*) de l'existence, de savoir circonscrire (...) la platitude de l'homme plat, de façon que tous les menus détails qui d'habitude échappent au regard jaillissent, devant tous » (-*Correspondance avec mes amis*). Tolstoï parlera de lui comme « notre Pascal » (Lettre à Birioukov, 5 octobre 1887). Vladimir Nabokov définit l'écriture de Gogol comme « l'apothéose d'un masque », là où « le lecteur superficiel » croirait que « l'intention première de Gogol était de dévoiler les horreurs de la bureaucratie russe » ; là où « le lecteur créatif » aurait la « sensation qu'une

chose ridicule et en même temps stellaire est aux aguets, cachée au tournant, et l'on aime à se rappeler que la différence entre le côté *comique* des choses et leur côté *cosmique*, dépend d'une seule consonne sifflante » (*Nicolai Gogol*, 1944). Cette âme est certes la nôtre, universelle, et en lisant Gogol, chacun de nous pourrait dire comme le gouverneur de province furieux, à la fin du *Revizor* : « De quoi riez-vous ? C'est de vous-mêmes que vous riez ! » (*Le Revizor*, acte V, scène 7). Reste que chez Gogol et particulièrement dans les *Nouvelles Péterbourgeoises* (1835-1842) – la matière principale de cette étude- la géographie administrative de cette âme est la ville mythique de Pétersbourg ou plutôt les deux Pétersbourg, le somptueux de la *Perspective Nevski* et le miséreux de Kolomna décrit dans *le Portrait* (I). La vocation de cette âme est la passion mondaine la plus inauthentique, celle du grade, la monomanie dite plus précisément tchinomanie (II) qui s'étale avec l'évidence du Nez au milieu du visage des fonctionnaires. Le destin de cette âme est la mort, comme dans le *Manteau* ou la folie du *Journal d'un fou*.

## I- LES DEUX PETERSBOURG

Pétersbourg, le rêve de Pierre, est avant tout l'affirmation d'une domination, du pouvoir d'un tsar qui s'offre la maîtrise d'un nouveau territoire à sa mesure. C'est aussi un mythe littéraire, « né justement de cette nécessité de prendre parti, d'avoir confiance ou d'avoir peur, d'adorer ou de haïr » ce même pouvoir ou sa représentation architecturale et urbaine, « reine des cités par sa beauté unique, et en même temps grouillement de fantasmes maléfiques et de cauchemars »<sup>1</sup>. Pouchkine, dans son poème *Le cavalier de bronze* (1833), sous-titré *Récit pétersbourgeois*<sup>2</sup>, dont les deux personnages principaux sont le grand tsar et un employé obscur du nom d'Eugène et le troisième personnage la ville, a donné le ton de cette contradiction partie de l'essence de la nouvelle capitale : « je t'aime chef-d'œuvre de Pierre » chante le poète avant de frémir devant la « puissante, pesante, écrasante » galopade du cavalier de bronze, personnification du tsar, qui finit par écraser le malheureux Eugène. Eugène devient le premier d'une lignée littéraire de « pauvres gens »<sup>3</sup>, d'

<sup>1</sup> D.Fernandez, « Le mythe littéraire de Saint-Pétersbourg », in *Saint Pétersbourg. Le rêve de Pierre*, éd.Omnibus, Paris, 2003, p.III.

<sup>2</sup> Alexandre Sergueïevitch Pouchkine, *Le cavalier de bronze. Récit pétersbourgeois*, trad. de J.-L ; Backès, 1833, in idem, pp.9-20.

<sup>3</sup> Voir, V.Azimi, « Dostoïevski et les gagne-petit de l'administration : une plongée dans les abîmes », *Jahrbuch für europäische Verwaltungsgeschichte*, vol.18, 2006, pp.317-327.

« humiliés et offensés », de petits, de *Nols* (zéro) ou de « cendreaux » comme les désignerait Gogol dont le prototype est l'innocent Akaki Akakievitch Bachmatchine (-*bachmak*, savate en russe) du *Manteau*.

Pour Gogol, avant toute chose, Pétersbourg est le lieu du service de l'Etat : « Si je pense à quelque chose, maintenant, c'est mon avenir. Rêvant ou éveillé, c'est Pétersbourg que je vois, et avec lui le service de l'Etat », écrit-il en 1827 à sa mère<sup>4</sup>. Il y a comme une sorte d'atavisme chez les écrivains russes, un engouement pour l'administration non seulement comme thème de prédilection mais comme vocation. Nombreux sont les grands écrivains qui sont issus de ce « clergé laïque qui possède une âme d'encrier »<sup>5</sup>, comme si la Table des rangs, édictée en 1722, par Pierre le Grand, établissant une hiérarchie administrative, enserrait en même temps toute la société russe. Chez Gogol, l'aspiration vient de loin : « Dès l'âge où l'on comprend à peine, j'ai brûlé de l'inextinguible ardeur de rendre ma vie nécessaire au bien de l'Etat, j'ai bouilli d'être si peu que ce soit utile. (...) J'ai passé en revue toutes les carrières de l'Etat, et je me suis arrêté à une, la justice (...) c'est là seulement que je peux être bienfaisant, là seulement que je peux être vraiment utile à l'humanité »<sup>6</sup>. « Je pars pour Pétersbourg sans faute », répète-t-il, obsédé, en 1828<sup>7</sup>. La ville où il débarque en 1829 le déçoit et se révèle l'incarnation de l'administration russe et de la vacuité et du dérisoire de son âme. Ce dérisoire est parfaitement interprété par Robert Catherine et Guy Thuillier : « L'essentiel du dérisoire administratif apparaît lié à la vie intérieure du fonctionnaire, il est sécrété par l'expérience subjective du métier et tient d'un état d'âme plus ou moins communicable ». En ce sens, « le dérisoire comique né du *pittoresque* de certains êtres, de certaines situations (...) n'est pas si loin du dérisoire tragique existentiel »<sup>8</sup>. L'expérience vécue et intériorisée de Gogol dicte ainsi son imaginaire : « Je dois vous dire que Pétersbourg ne m'a pas paru du tout comme je le pensais ; je l'imaginai beaucoup plus beau, plus grandiose,

<sup>4</sup> N.Gogol, *Œuvres complètes* (dir. Gustave Aucouturier), éd. Gallimard/ La Pléiade, 1966, T.X, lettre du 10 mars 1927, p.83.

<sup>5</sup> Voir V.Azimi, « Quand le démon d'écrire...l'administration et la littérature », *Cahiers de la fonction publique*, n° spécial 2004 *Les fonctionnaires et les Arts*, mars 2005, pp.7-17.

<sup>6</sup> Lettre de Gogol à son oncle P. Kossiarovski, 15 octobre 1827, T.X, La Pléiade, p.11-112.

<sup>7</sup> Lettre à son oncle, 20 septembre 1828, La Pléiade, p .XLVI.

<sup>8</sup> R.Catherine, G.Thuillier, *L'Etre administratif et l'Imaginaire*, éd. Economica, Paris, 1982, chap. 2 Le dérisoire, p.35. Souligné dans le texte ;

et les bruits que d'autres faisaient courir sur son compte sont eux aussi faux. » Ce qui le frappe d'emblée est la cherté de la ville où pour vivre « pas tout à fait comme une bête », il faut « vivre comme dans un désert » et renoncer aux plaisirs tel le théâtre. La ville fait corps avec les fonctionnaires : « Chaque capitale est caractérisée par sa population qui lui imprime le cachet de sa nationalité, mais *Saint-Pétersbourg n'a aucun caractère.*(...) Il y règne un calme extraordinaire, *aucun esprit n'anime la population, il n'y a que des fonctionnaires et des officiels, tous ne parlent que de leur direction et de leur ministère, tout est écrasé, enlisé dans des occupations inutiles et insignifiantes, dans lesquelles ils dépensent stérilement leur vie* »<sup>9</sup>. Le ton est donné. La vie bureaucratique est une vie insipide et vide, elle se déroule en marge de la vie réelle. En pensant à ces fonctionnaires, on se rappelle la définition du physiocrate Quesnay : « une classe soudoyée stérile ». On se souvient aussi du sens de la bureaucratie pour Marx : « toute chose a deux significations, l'une réelle, l'autre bureaucratique » (K.Marx, *Critique de la philosophie du droit*, 1842). Les tribulations administratives de Gogol qui le conduisent au ministère de l'Intérieur puis à celui de la Cour (département des Apanages) avant de le faire entrer comme professeur d'histoire à l'Institut patriotique le faisant monter du 14<sup>e</sup> au 9<sup>e</sup> rang du *tchin*, marquent le passage d' « un travail stupide et inepte » à des « occupations » procurant à son « âme une satisfaction indicible »<sup>10</sup>. Pourtant, son travail à l'université sera aussi source de déception : « Si ne fût-ce qu'un étudiant qui pouvait me comprendre ! Mais *c'est une race grise et terne comme Pétersbourg lui-même* »<sup>11</sup>. Si l'âme des fonctionnaires pouvait avoir une couleur, elle serait grise comme la cité dont ils ont pris possession, sans que l'on sache exactement qui a déteint sur l'autre. « Mystérieuse, énigmatique année 1834 ! Où te marquerai-je de grandioses travaux ? soupire Gogol. Au milieu de cet amas de maisons entassées les unes sur les autres, de rues bruyantes, de fébrile mercantilisme, de cet amas informe de modes, de parades, de fonctionnaires, de féroces nuits nordiques, de lustre et de *basse grisaille* ? »<sup>12</sup> Il y a certes chez Gogol, le petit-russien, la nostalgie de son Ukraine natale mais il y a sûrement le dégoût pour tout ce que représente Pétersbourg, d'où son bonheur en Italie : « Je suis né ici. La

---

<sup>9</sup> Lettre à sa mère du 15 janvier 1829, La Pléiade, T.X, p.137. C'est moi qui souligne.

<sup>10</sup> Lettre à sa mère du 28 avril 1831, La Pléiade, T.X, p.194-195.

<sup>11</sup> Lettre de Gogol à M. Pogodine, 26 décembre 1834, La Pléiade, T.X, p.344. C'est moi qui souligne.

<sup>12</sup> Gogol, La Pléiade, T.X, p.17.

Russie, Pétersbourg, les neiges, les gredins, le ministère, tout cela n'était qu'un songe. Je me suis réveillé ici »<sup>13</sup>. Ce réveil de tout l'être n'est vrai qu'en Italie. On a beau en rêver à Pétersbourg, la ville rappelle à son ordre froid et terne : « Il est gai de voir se dessiner, au bout de la rue pétersbourgeoise, les monts nuageux du Caucase, les lacs de la Suisse, l'Italie couronnée d'anémones et de lauriers, la Grèce belle jusque dans sa solitude...*Mais ma pensée arrête-toi : des deux côtés de la rue s'entassent encore autour de moi les maisons de Pétersbourg...* »<sup>14</sup>. Gogol emploie, à plusieurs reprises dans son œuvre, le mot « entassement » au sujet des fonctionnaires de la capitale, ce qui semble un paradoxe si l'on pense aux grands espaces de la ville mais ce qui doit correspondre incontestablement à une sensation intérieure d'étouffement et d'oppression. Combien sont nombreux les novices qui se disent comme Tentietnikov, dans *Les Ames mortes*, au terme de leurs études : « Ce n'est pas encore la vie, ce n'est que la préparation ; *la véritable vie commencera lorsque je servirai l'Etat, et je pourrai alors me distinguer* », avant de partir pour Pétersbourg où « notre jeunesse afflue de tous les points de la Russie -*pour servir, briller, se pousser ou simplement acquérir un vernis de cette connaissance du monde, si terne, si décevante, si glaciale* »<sup>15</sup>. Pauvres écoliers de la vie. Pétersbourg se chargera de les faire déchanter !

*Les Nouvelles pétersbourgeoises* (1835-1842)<sup>16</sup> ont pour grandiose ouverture *La Perspective Nevski* : « Il n'y a rien de plus beau que la perspective Nevski tout au plus à Pétersbourg. (...) Je suis certain que nul de *ses habitants blêmes et titrés* n'accepterait d'échanger la perspective Nevski contre tous les biens de la terre »<sup>17</sup>. C'est le lieu de passage et de parade par excellence des fonctionnaires, d'où l'exclamation ironique de l'observateur : « Mon Dieu ! Que de belles fonctions, de beaux emplois il existe de par le monde ! *Et comme ils ennoblissent et ravissent l'âme* »<sup>18</sup>. En fait d'âme, on peut surtout admirer « des favoris extraordinaires, des favoris

<sup>13</sup> Lettre de Gogol à Joukovski, 30 octobre 1837, La pléiade, T.X, p.111.

<sup>14</sup> Gogol, *Notes sur Pétersbourg*, 1836, in *Saint Pétersbourg. Le rêve de Pierre*, op.cit., p.726. C'est moi qui souligne.

<sup>15</sup> N.Gogol, *Les âmes mortes*, éd.Folio classique, Paris, 1973, p.300, 301. C'est moi qui souligne.

<sup>16</sup> Toutes nos citations des *Nouvelles Pétersbourgeoises* sont tirées de Nicolas Gogol, *Nouvelles complètes*, éd. Gallimard/Quarto, Paris, 2010.

<sup>17</sup> *La Perspective Nevski*, p.575. C'est moi qui souligne.

<sup>18</sup> Idem, p.577. C'est moi qui souligne.

uniques au monde », ceux « noirs et brillants comme le charbon » des seuls fonctionnaires des Affaires étrangères et des « favoris roux » des fonctionnaires des autres administrations, mais aussi « des moustaches stupéfiantes » d'officier<sup>19</sup>. On rencontre aussi des « personnages originaux » qui, en vous croisant, examinent vos bottines ; on les prendrait pour des cordonniers, « mais pas du tout ! La plupart occupent un poste dans différentes administrations ; (...) ce sont des personnes très convenables »<sup>20</sup>. Le matin passent des fonctionnaires endormis ; Il y a vers trois heures de l'après-midi « une floraison printanière : la perspective Nevski se trouve soudain envahie par une multitude de fonctionnaires en habit vert » (l'uniforme des fonctionnaires) ; les plus jeunes arpentent la perspective Nevski « d'une démarche nonchalante », les plus vieux « marchent rapidement, la tête basse » : « c'est le gâchis complet dans leur cerveau ; on dirait des archives remplies de dossiers en désordre »<sup>21</sup>. Le soir, les jeunes fonctionnaires s'y promènent et les plus âgés rentrent chez eux. Les fonctionnaires forment avec les commerçants et les artisans allemands les trois classes d'habitants de la ville, les uns fermés aux autres. Certains officiers « forment à Pétersbourg une sorte de classe moyenne »<sup>22</sup>. Bref, ce sont surtout des grades plutôt que des êtres qui défilent sur la Perspective Nevski, des passions et des ambitions plutôt que des hommes ; la perspective Nevski est une illusion optique : « Tout n'est que mensonge ici, tout n'est que rêve, et la réalité est complètement différente des apparences qu'elle revêt », « elle ment à chaque heure du jour et de la nuit, cette perspective Nevski » mais surtout le soir « tandis que le démon allume les lampes et éclaire hommes et choses, pour les montrer sous un aspect illusoire et trompeur »<sup>23</sup>. La perspective Nevski est mensongère comme un avenir de riches espérances de fonctionnaires civils ou d'officiers dont les dents ou les éperons rayent son pavé. C'est Pétersbourg le rutilant, celui des ambitieux, « les ambitieux, les Judas »<sup>24</sup>, « des visages froids, monotones, toujours fermés, toujours boutonnés si l'on

---

<sup>19</sup> Idem, p.578 et 579.

<sup>20</sup> Idem, p.578.

<sup>21</sup> Idem, p.579-580.

<sup>22</sup> Idem, p.597.

<sup>23</sup> idem, p.607-608.

<sup>24</sup> *Journal d'un fou*, p.774.

peut dire, des fonctionnaires tant civils que militaires »<sup>25</sup>, celle d'uniformes et d'épaulettes.

Il y a aussi un autre Pétersbourg, le loqueteux : le quartier de Kolomna : « Il ne ressemble à aucun des autres quartiers de Pétersbourg. Ce n'est ni la capitale ni la province. Dès qu'on y pénètre, tout désir, toute ardeur juvénile, vous abandonne. L'avenir ne pénètre point en ce lieu ; tout y est silence et retraite. C'est le refuge des « laissés-pour-compte de la grande ville », de « toute une catégorie d'individus qu'on peut qualifier de 'cendreaux' car leur costume, leur visage, leur chevelure, leurs yeux ont un aspect trouble et gris, comme ces journées incertaines, ni orageuses ni ensoleillées (...). Ce sont là des êtres totalement apathiques »<sup>26</sup>. Parmi eux des fonctionnaires retraités et des petits employés, des « zéro-zéro à la boutonnière » avec des « hémorroïdes au bas des reins »<sup>27</sup>.

Le monde se divise selon Tchichikov, le héros des *Ames mortes*, entre les « maigres » et « les gras ». Mais le regard de Gogol, comme celui du *Portrait*, « plonge au tréfonds de (l') âme »<sup>28</sup> des uns comme des autres. Qu'ils cherchent le grade et la décoration ou seulement une capote pour l'hiver, ils sont profondément médiocres. Leur âme est étriquée, rapetissée par le néant de leur être et la futilité de leur existence. Lucide comme le fou du *Journal*, la seule nouvelle écrite à la première personne, Gogol lance à chacun d'eux « *Mais regarde-toi, songe une minute à ce que tu es ! Un zéro, rien de plus* »<sup>29</sup>, autrement dit un « M. Nol »<sup>30</sup> (zéro en russe). C'est l'univers familier de Goliadkine, dans *le Double*, de Dostoïevski, celui qui répète jusqu'à satiété : « *ia nitchévo* », je ne suis rien<sup>31</sup>. Mais ces Messieurs Nols sont tous des Poprichtchine (*Journal d'un fou*), littéralement en russe « celui qui cherche sa place, sa carrière ». Que voulez-vous « quant au grade (...) chez nous, c'est toujours par cette

---

<sup>25</sup> *Le Portrait*, seconde version, p.695.

<sup>26</sup> *Idem*, p.703.

<sup>27</sup> *Le Manteau*, p.720.

<sup>28</sup> *Le Portrait*, seconde version, p.679.

<sup>29</sup> *Journal d'un fou*, p.761. C'est moi qui souligne.

<sup>30</sup> Nom que Gogol donne à un peintre, *Portrait*, seconde version, p.689.

<sup>31</sup> Voir, V.Azimi, « Dostoïevski et les gagne-petit de l'administration », *op.cit* .

indication qu'il faut commencer »<sup>32</sup>. L'on comprend dès lors la monomanie bureaucratique, la passion du grade ou tchinomanie.

## II- DE LA TCHINOMANIE A LA FOLIE

La Table des Rangs ou *tchin* est une hiérarchisation des degrés de noblesse, créée par oukase de Pierre Ier le 13 janvier 1722. Elle comporte 14 degrés : chancelier (1), conseiller secret actuel, conseiller secret, conseiller d'Etat actuel, conseiller d'Etat, conseiller de collège, conseiller de cour, assesseur de collège, conseiller titulaire, secrétaire de collège, secrétaire de vaisseau, secrétaire de gouvernement, greffier de sénat, greffier de collège (14). C'est une hiérarchie mêlant grades et fonctions particulières. A partir du huitième rang, le serviteur de l'Etat acquiert la noblesse personnelle et à partir du cinquième rang la noblesse héréditaire. Il existe deux tables des rangs correspondant aux fonctions civiles et militaires, ces dernières jouissant d'une plus grande considération. Jusqu'en 1917, toute la société russe vit dans l'obsession du *tchin*.

L'incarnation de la tchinomanie est le « nez » du major Kovaliov autrement dit l'ambition profonde de son possesseur de s'élever au grade de conseiller d'Etat (5<sup>ème</sup> rang. Rappelons que *Le Nez* (*nos* en russe) s'appelait d'abord « *son* », rêve en russe. Involontairement l'histoire fait penser à un des titres de Dostoïevski, *Le rêve d'un homme ridicule*. Adolphe de Custine a mieux que personne décrit la pathologie de cette maladie proprement russe. « *Le tchinn*, écrit-il, est une nation enrégimentée, c'est le régime militaire appliquée à une société tout entière, et même aux castes qui ne vont pas à la guerre (...) selon le bon plaisir de l'empereur. (...) Il y a là une force de fermentation immense à la disposition du chef de l'Etat. Les médecins se plaignent de ne pouvoir donner la fièvre à certains patients (...). *Le czar Pierre a inoculé la fièvre de l'ambition à tout son peuple* pour le rendre plus pliable et pour le gouverner à sa guise. Il résulte d'une semblable organisation sociale *une fièvre d'envie tellement violente, une tension si constante des esprits vers l'ambition*, que le peuple russe a dû devenir inepte à tout »<sup>33</sup>. Cinquante ans plus tard, Anatole Leroy-Beaulieu souligne « l'influence fâcheuse » du *tchin*, cette « sorte de conscription » sur la bureaucratie russe gagnée par la « médiocrité et la routine » ; pour lui le « *tchin*, c'est

---

<sup>32</sup> *Le Manteau*, p.717.

<sup>33</sup> A. de Custine, *La Russie en 1839*, éd.Solin, Paris, 1990, T.1, p.411-414. C'est moi qui souligne.



« l'absolutisme tempéré par la vénalité »<sup>34</sup>. Ce n'est pas pour rien que « le Russe (...) brûle d'envie de se lier avec quiconque lui est supérieur, ne fût-ce que d'un grade »<sup>35</sup>. La prosternation devant le grade opère comme une métamorphose de l'être tout entier d'un fonctionnaire. D'un chef de bureau trônant au milieu de ses subordonnées, « on dirait un aigle », un « Prométhée ». Mais à peine rencontre-t-il un directeur, « l'aigle se fait perdrix » : « En société, si les personnes présentes lui sont inférieures en grade, Prométhée demeure Prométhée. Mais qu'il s'en rencontre une d'un rang légèrement supérieur, (...) Prométhée subit une métamorphose qu'Ovide lui-même n'eût jamais inventée : il devient une mouche, moins qu'une mouche, un grain de sable ! »<sup>36</sup>. L'obséquiosité la plus basse est le propre d'une âme tchinomane, tout comme la susceptibilité la plus écorchée. Kovaliov « pardonnait à la rigueur des attaques dirigées contre sa personne, mais n'admettait aucun manque de respect envers son grade ou son état »<sup>37</sup>. Quoi d'étonnant alors que le Nez, son propre nez, se prenant pour un conseiller d'Etat le toise « avec un léger froncement de sourcils » et estime que « d'étroites relations ne sauraient exister entre (eux) »<sup>38</sup>. Qu'il s'agisse d'un nez ou de favoris ou d'épaulettes, qu'importe ! C'est toujours le fonctionnaire dans son être total, dans toute son âme aspirant à être sur le rang. Gogol innove avec un principe qui sera celui d'Eisenstein, celui de *la pars pro toto*. Le lieutenant Pirogov a beau se répéter, par un accès de fausse modestie ou par coquetterie « Tout n'est que vanité ! Me voilà lieutenant ; mais quelle importance cela a-t-il ? « Son amour-propre en était secrètement flatté pourtant, et dans le cours de la conversation il faisait volontiers allusion à son grade »<sup>39</sup>. Après l'aventure de la perte de son nez, on aurait pu s'attendre à voir Kovaliov guéri de l'ambition du rang. Mais, oh surprise ! « on l'a même vu une fois au Bazar en train d'acheter le ruban de je ne sais quel ordre, chose d'ailleurs surprenante, car il n'est chevalier d'aucun ordre »<sup>40</sup>. Ne serait-ce une

---

<sup>34</sup> A. Leroy-Beaulieu, *L'Empire des tsars et les Russes* (1898), éd. Bouquins/Laffont, Paris, p.527-531.

<sup>35</sup> N. Gogol, *Les âmes mortes*, op.cit.,p. 37.

<sup>36</sup> Idem, p.67-68.

<sup>37</sup> *Le Nez*, p.621.

<sup>38</sup> Idem, p.615.

<sup>39</sup> *La perspective Nevski*, p.599.

<sup>40</sup> *Le Nez*, p.630.

anticipation ? Au fond, l'absurde n'est pas tant qu'un nez se prenne pour un conseiller d'Etat mais que chacun soit occupé constamment de rangs et de rubans dans une « foire des vanités » qui n'est que petitesse d'âme et misère morale. Le « personnage important » qui scelle le sort d'Akaki Akakievitch et partant le sien propre « n'était devenu important que depuis peu » ; même si « par rapport à d'autres places plus considérables, la place qu'il occupait n'était pas la plus importante », il était de ces « gens (qui) attachent de l'importance à des choses qui n'en ont aucune », « le titre d'Excellence lui avait complètement tourné la tête » d'où son arrogance écrasante face au pauvre homme au manteau flambant neuf volé : « Savez-vous à qui vous tenez ce langage ? Comprenez-vous devant qui vous êtes ? Le comprenez-vous ? »<sup>41</sup> Après tout, le fou n'a peut-être pas tort de se prendre pour le roi d'Espagne Ferdinand VIII. Sa parole n'est-elle pas vérité ? Untel « est gentilhomme de la chambre et après ? Ce n'est qu'une distinction : ce n'est pas une chose visible qu'on puisse prendre dans ses mains. Ce n'est pas parce qu'il est gentilhomme de la chambre qu'il lui viendra un troisième œil au milieu du front »<sup>42</sup>. Le rang est une chimère mais une chimère banale, triviale. L'art de Gogol se manifeste précisément dans ce « fantastique de la banalité » (Lucian Raïcu, *Avec Gogol. Essai sur l'inconsistance, L'Age d'homme*, 1992) qui débouche sur une métaphysique. Le grotesque chez lui est proprement « grottesque » car il pénètre la caverne de la nature humaine. Ce n'est peut-être pas sans raison que Sainte-Beuve écrivait à propos de Gogol : « il a dû beaucoup lire Shakespeare »<sup>43</sup>. Si nous sommes le tissu de nos rêves, l'habitant de Pétersbourg, même artiste, rêve « de je ne sais quel fonctionnaire »<sup>44</sup>, au lieu de voir en songe « la Bianca de Perugin » dont il est tombé amoureux. En rêve ou en réalité, tous sont « possédés » par l'idée du pouvoir magique de Pétersbourg et par celle d'être fonctionnaire. Piètre rêve à la hauteur d'êtres suffisants et insuffisants. Le vrai rêve serait l'Italie mais elle n'est pas, on le sait, au bout de la perspective Nevski. Reste « une procession de vanités désincarnées », autant de « morts-vivants ». Ce serait eux, les fonctionnaires, les

---

<sup>41</sup> Le Manteau, P ; 735, 736, 738.

<sup>42</sup> *Le Journal d'un fou*, p.770.

<sup>43</sup> Sainte-Beuve, « Nicolas Gogol », *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1845.

<sup>44</sup> *La Perspective Nevski*, p.592.

vraies « âmes mortes » et non les paysans décédés recensés<sup>45</sup>. Des « âmes creuses », l'expression nous semble plus exacte, tant la vacuité est leur marque de fabrique.

Gogol n'a de compassion ni pour l'auto-satisfaction d'Akaki Akakievitch, heureux de son sort ni pour le lieutenant Pirogov, blessé dans sa dignité mais qui s'en console, en toute inconséquence, avec deux gâteaux feuilletés. Tout au plus pour le fou-voyant Poprichtchine qui voit « tous ces pères de famille gradés, tous ces hommes qui font des pirouettes dans toutes les directions », tous ceux à « l'ambition illimitée »<sup>46</sup> alors que lui, le roi d'Espagne, va être enfermé en s'écriant : « Maman ! Sauve ton malheureux fils ! (...) Regarde comme on le tourmente ! Serre le pauvre orphelin contre ta poitrine ! Il n'a pas sa place sur terre »<sup>47</sup>.

Si Propichtchine a la folie de la royauté, Akaki Akakiévitch l'innocent (-son prénom vient d'un mot grec qui signifie « innocent ») lui, a la folie de la médiocrité. Il ne pense qu'à une chose « faire des copies ». Même rentrée chez lui, « il prenait des copies pour son propre plaisir » et « après avoir écrit tout son saoul, il se couchait en souriant d'avance à la pensée du lendemain : quels documents la grâce de Dieu lui confierait-elle à copier ? » Bref, avec « quatre cents livres de traitement, (il) se montrait content de son sort »<sup>48</sup>. C'est l'image même de l'homme de « petite envergure » qu'on rencontre dans la littérature russe. Sa vie est une « copie » et non de la grande vie. S'il se fait tailler un nouveau manteau, ce n'est point par frivolité. Il est vaincu par le froid, « ce puissant ennemi » des pauvres au « maigre pardessus »<sup>49</sup>. D'ailleurs « la vision radieuse d'un manteau neuf » n'illumine qu'un instant son existence de souffre-douleur puisqu'il en est délesté presque immédiatement, ce qui provoquera sa triste fin. Gogol l'habille pour le dépouiller, ce faisant il montre le tréfonds de son âme. La mort aurait pu être sa libération. Or le fantôme de l'employé ne trouve la paix qu'en mettant à l'exécution une misérable vengeance, en volant les manteaux de tous les importants de la ville, à commencer par le personnage qui l'avait maltraité. En clamant sa douleur finale, Poprichtchine clame sa radicale

---

<sup>45</sup> Voir Donald Fanger, « Nikolai Gogol (1809-1852) », in *Histoire de la littérature russe. Le XIXe siècle*, vol.1, pp.735-765.

<sup>46</sup> *Le Journal d'un fou*, p.774.

<sup>47</sup> Idem, p.778.

<sup>48</sup> *Le Manteau*, p.722.

<sup>49</sup> Idem, p.723.

étrangeté au monde des bureaux dont il a dévidé la trame et mis en relief l'inconsistance. La folie minable d'Akaki Akakievitch est une folie ordinaire qui rejoint celle de Vassia Choumkov, ce « *cœur faible* » de Dostoïevski, qui « né pour un rang inférieur » se trouve avec un grade, « né avec une infirmité physique » est aimé aussi et par crainte « d'être ingrat devant le destin » finit par devenir fou par reconnaissance<sup>50</sup>. On devient aussi fou par le malheur comme le petit employé Eugène dans *Le cavalier de Bronze* de Pouchkine. La folie est encore romantique, doublée du rêve chez certains fonctionnaires qui y plongent presque à dessein comme seule échappatoire à la grossièreté de leur condition. Les héros des trois nouvelles de Polévoï (*La Félicité de la folie*, 1833), d'Aksakov (*Walter Eisenberg*, 1836) et d'Odoïevski (*La Sylphide*, 1837) sont des hauts fonctionnaires qui contreviennent au conformisme ambiant<sup>51</sup> et poussent les limites de la raison pour trouver la véritable unité de leur être. Ce sont des hommes et non des êtres administratifs désarticulés, tronqués. « Cela me semblerait normal, admet Antioch le fou de Polévoï, qu'une moitié de moi marche sur les trottoirs de Saint-Pétersbourg ! (...) Imagine une moitié de torse et de tête, avec un bras, une jambe, et ce monstre qui se promène, regarde d'un seul œil, prise du tabac, serre la main de ses connaissances. Et pourtant de *tels monstres spirituels* marchent autour de nous, vivent, parlent et personne ne se moque d'eux... »<sup>52</sup>. Des « monstres spirituels », voilà les fonctionnaires de Pétersbourg.

L'art de Gogol est une manière de « biologie des ombres », spécialité clinique des rues pétersbourgeoises qui « transforment en ombres les passants », où « chacun devient un grain dans la masse du caviar tartiné sur les trottoirs »<sup>53</sup>. Il met la lumière sur les ombres et le projecteur sur chaque grain d'homme...

---

<sup>50</sup> F. Dostoïevski, *Un cœur faible* (1848), éd. Babel/Actes Sud, 2000, p.28, 62, 74.

<sup>51</sup> Aksakov, Odoïevski, Polévoï, *Bienheureux les fous*, éd. José Corti/coll. romantique n°81, Paris, 2011.

<sup>52</sup> *La Félicité de la Folie*, in *Bienheureux les fous*, op.cit.p.82.

<sup>53</sup> Andréi Biély, *Pétersbourg*, éd. L'Age d'homme, Lausanne, 1967, p.36, 200.